

Brigitte Louichon et Sylvain Brehm (dir.), *Fictions historiques pour la jeunesse en France et au Québec*, Presses universitaires de Bordeaux, « Études sur le livre de jeunesse », 2016.

Cet ouvrage fait suite au numéro 48 de la revue *Repères, Les Fictions historiques en classe de français* (2013). Il se situe également dans la lignée de nombreux travaux récents sur les rapports entre fiction et histoire, répertoriés avec précision dans l'introduction de B. Louichon, tels que *Devoir de mémoire et pouvoir des fictions* (*Diplyque* n° 29, 2015) ou, parmi les ouvrages antérieurs, les *Trésors des récits historiques pour la jeunesse* de Michel Peltier (2002). Ce qui fait l'originalité de ce nouveau recueil, c'est son approche doublement comparatiste, croisant littérature et histoire, histoire de France et histoire du Canada. Ces deux corpus de la littérature francophone se rencontrent par leur passé commun. Ils font aussi apparaître d'autres événements singuliers à l'histoire de chaque peuple, relatifs à une identité propre. Assez récentes au Québec où elles apparaissent au XX<sup>e</sup> siècle, ces fictions seraient plus idéologiques, plus marquées par cette question de l'identité nationale que les fictions françaises contemporaines – l'essor du roman historique pour la jeunesse datant du XIX<sup>e</sup> siècle – davantage soucieuses du devoir de mémoire, comme le montre le traitement de la Shoah ou de l'esclavage.

L'introduction interroge ainsi les « mythes identitaires » en problématisant le propos d'une part autour des implications idéologiques, qui varient selon les aires géographiques et les discours nationaux, et d'autre part autour du décalage temporel inhérent à l'énonciation, décalage entre les événements rapportés et le présent de l'écriture. Si ces points concernent également les fictions historiques pour adultes, c'est la spécificité de l'adresse au jeune lecteur qui est au cœur du questionnement : les fictions pour enfants doivent transmettre des savoirs historiques sans se départir de leur caractère divertissant, parfois au détriment de la complexité requise dans la manière de rapporter des faits passés. Si la vraisemblance historique repose sur les procédés de la fiction, cela donne souvent lieu à des représentations stéréotypées et à un décalage temporel perceptible, par exemple, dans la construction de personnages enfantins dont la personnalité s'avère étrangement proche de celle des lecteurs d'aujourd'hui. Aussi ces fictions historiques pour la jeunesse font-elles l'objet de critiques de la part des historiens qui dénoncent les conséquences du « roman-miroir » et un traitement simplificateur visant à transmettre des valeurs humanistes.

L'ouvrage s'organise selon trois axes : « De l'Histoire aux fictions historiques pour la jeunesse » ; « Des personnages historiques aux héros fictionnels » ; « Les formes des fictions historiques jeunesse ». Les deux premiers articles font état d'un engagement des écrivains à des fins clairement idéologiques. Marie-Hélène Grivel étudie un classique de la littérature de jeunesse de Marie-Claire Daveluy, les *Aventures de Perrine et de Charlot*. Dans la *Nouvelle-France*, publié en 1921-1922 sous forme de roman-feuilleton. Ce roman d'aventures qui se déroule pendant la colonisation, propose une vision de l'histoire conjointe de la France et du Canada selon les valeurs propres à la société et à l'idéologie des années 20 au Québec, correspondant à la montée des nationalismes et du courant religieux. L'histoire du XVII<sup>e</sup> siècle émane de choix littéraires et historiques tels que les portraits héroïques des premiers colons et missionnaires, l'objectif étant de diffuser les valeurs traditionnelles et patriotiques défendues par les catholiques francophones autour de la langue, de la religion ou des traditions. C'est dans un esprit nationaliste similaire, selon l'analyse de Pierre Courroux, que la bande dessinée *Le Trône d'argile* revisite le Moyen Âge. Une étude comparée très convaincante des choix esthétiques et des sources historiques, issues des archives et des témoignages portant sur le meurtre de Jean sans Peur, dévoile le parti-pris royaliste du scénariste. L'auteur établit ainsi que la construction des personnages principaux que sont le Dauphin et Tanneguy du Châtel valide la thèse de certains historiens en faveur de l'innocence de Charles VII, au cours d'une période particulièrement troublée du royaume.

Les deux articles suivants examinent deux cas d'actualisation de l'histoire. Monique Noël-Gaudreault présente un roman québécois d'André Vacher, *L'Appel des rivières*, paru en 2000 et centré sur les aventures d'un coureur des bois, personnage emblématique de la Nouvelle-France du XVII<sup>e</sup> siècle. Il offre un panorama des cultures amérindiennes et des conflits qui opposent alors la France et l'Angleterre, en adoptant une multiplicité de points de vue. Toutefois les choix littéraires, qu'ils touchent aux personnages ou aux descriptions magnifiées des lieux, diffusent des valeurs humanistes d'aujourd'hui pour dénoncer notamment l'aspect commercial et matérialiste de la colonisation. Anne-Marie Dionne aborde une autre forme d'actualisation sous l'angle des *gender studies* en évoquant l'histoire singulière des Acadiens exilés de leurs terres au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle note une tension entre nos représentations d'une « masculinité au pluriel » et les valeurs du XVIII<sup>e</sup>. L'analyse des personnages dans sept œuvres publiées à partir de 1955 fait apparaître une identité masculine conforme aux mentalités contemporaines aux dépens de « l'authenticité » attendue dans un roman historique.

Poursuivant ce parcours chronologique de l'histoire du Québec, le recueil mentionne ensuite les rébellions des Patriotes au XIX<sup>e</sup> siècle et la crise d'octobre 1970, deux événements plus récents, encore présents dans les mémoires, mis en parallèle par Pierre-Alexandre Bonin dans des « fictions politico-historiques pour la jeunesse. La fictionnalisation de ces rébellions patriotiques offrirait aux jeunes Québécois une meilleure compréhension de l'histoire, placée à hauteur d'enfants. En écho à ces troubles politiques, Violaine Beyron analyse « le regard des écrivains français contemporains sur la guerre de décolonisation algérienne ». Le corpus circonscrit autour de cinq romans publiés en 2011 et 2012, lors du cinquantenaire de la guerre d'Algérie, relève d'une visée documentaire qui n'exclut pas la dénonciation par le traitement de la violence à travers « trois sujets tabous » : la torture, l'abandon des harkis et les meurtres d'Algériens en France. Néanmoins ces œuvres passent sous silence des enjeux idéologiques tels que la ferveur patriotique : les raisons de la guerre de décolonisation ne sont quasiment jamais abordées au même titre que les circonstances de la colonisation. L'omission du « fait colonial », sous prétexte de l'adresse au jeune lecteur, offre donc une vision tronquée des guerres de décolonisation dont le traitement romanesque l'emporte sur la réflexion historique « au profit d'un simple discours pacifiste et humaniste ».

La deuxième partie du volume s'ouvre par deux figures célèbres, recomposées d'après le modèle des biographies romanesques. Les représentations d'Alexandre le Grand dans quatre romans récents sont traitées par Florence Charles et Fabienne Moysan, qui interrogent la portée didactique de ces fictions destinées à faire connaître un personnage majeur de l'histoire. La figure duelle du personnage historique, telle qu'elle émerge dans les biographies antiques, tend davantage, au sein de ces fictions, vers des valeurs positives et héroïques qui en confirment le caractère mythique. Le fil chronologique se poursuit avec une figure féminine, celle d'Aliénor d'Aquitaine, que Claude Beucher-Marsal et Virginie Abiven-Romagny explorent dans trois romans historiques pour la jeunesse publiés en 2010-2011. Se focalisant sur le destin politique exceptionnel de cette reine de France puis d'Angleterre et sur divers portraits issus de motifs biographiques plus ou moins romancés, l'article interroge la part d'histoire et de fiction, selon le parti-pris idéologique des auteurs qui fait retenir ou oublier tel ou tel aspect de la biographie.

Personnage tout aussi mythique pour les Corses, Paoli donne son nom au titre d'une bande dessinée récente qu'analyse Isabelle Casta. L'article problématise la tension entre l'adresse communautaire liée à l'identité corse portée par ce libérateur de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et une destination plus généraliste qui nécessite entre autres l'usage du français. On est devant une écriture qui justifie ses choix à l'aide d'un appareil critique important pour distinguer la fiction et l'histoire sans renoncer aux qualités esthétiques d'une œuvre très soignée. Cette bande dessinée engagée appelle à la réflexion sur « la notion si controversée de liberté » et sur la place des « modèles » ou des « exemples ». La reconstruction de cette figure majeure de l'identité corse selon une dimension « mémorielle et militante » n'évacue pas pour autant les aspérités du héros, ses doutes ni même des trahisons internes. La question de l'exemplarité et de l'« identification » du jeune lecteur est aussi soulevée par Anne Schneider dans un article intitulé « *De viris illustribus* : l'histoire racontée par les grands hommes ». Longuement contextualisé parmi les collections de biographies et d'hagiographies pour la jeunesse publiées depuis 1970 dans la tradition des *Vies* de Plutarque, le corpus se compose d'un album et d'un roman historique, parus en 2010, deux réécritures par Didier Daeninckx de son propre roman pour adultes sur la vie de Missak Manouchian. Dans l'album l'héroïcisation s'inscrit dans la tradition stoïcienne, tandis que le roman construit l'image d'une figure mystérieuse ancrée dans un réseau d'hommes et de femmes de la Résistance. Une dernière œuvre sur la figure d'une autre résistance, celle d'Abdel-Kader, vient compléter le propos qui conclut à une transmission des valeurs de notre société actuelle auxquelles font écho ces divers exemples.

C'est au contraire le décalage entre nos valeurs contemporaines et les portraits de jeunes filles sous Louis XIV dressés par quatre autrices françaises qui retient l'attention d'Adeline Caute. Les romans d'Anne-Marie Desplat-Duc, d'Annie Jay, d'Anne Pietri et de Béatrice Égémat transmettent une représentation genrée et stéréotypée des personnages féminins ancrés dans l'histoire du XVII<sup>e</sup> siècle, loin des valeurs féministes qui pourraient être celles des jeunes lectrices, en dehors de trois personnages qui font exception. A. Caute tend ainsi à dénoncer des ouvrages qui s'appuient sur le contexte historique pour présenter une condition féminine soumise au pouvoir masculin, des ouvrages peu enclins à promouvoir la liberté ou l'autonomie qui seraient pourtant plus propices à la construction de l'identité des lectrices d'aujourd'hui.

La troisième partie axée autour des « formes de fiction » interroge la manière dont le support influe sur la matière. Elle s'ouvre à juste titre par une étude de Patricia Richard-Principalli, sur les récits publiés dans le magazine *Histoires vraies* depuis ses débuts en 1992, soit 243 numéros au moment de la préparation de l'article. Un inventaire très précis, organisé en fonction des sujets abordés, est donné en annexe. La spécificité du périodique repose sur des enjeux économiques : il faut toucher le plus

grand nombre sans pour autant renoncer au pacte de lecture noué entre plaisir et transmission de savoirs. L'analyse de ce corpus imposant montre une évolution de ce magazine, en particulier à partir de 2011, lorsque les choix s'écartent de plus en plus de l'actualité pour donner une représentation de l'histoire plus ou moins figée, prise en charge par un récit historique et un docu-fiction dans chaque numéro, visant à faire de l'histoire non pas un outil de compréhension du présent mais un objet patrimonial conforme à l'individualisme de la société. Il en est tout autrement des fictions abordant la question de l'esclavage comme en témoignent Christiane Connan-Pintado, Sylvie Lalagüe-Dulac et Gersende Plissoneau. Leur article porte sur un corpus de treize albums et de cinquante-huit romans publiés en français depuis 1969, la production ayant bondi dans les années 2000 lorsque l'esclavage est intégré en France dans les programmes du secondaire. Il met en évidence une inventivité formelle renouvelant certains éléments stéréotypés plus ou moins incontournables pour éveiller l'intérêt du jeune lecteur. Si le plaisir de la lecture s'articule à la transmission de connaissances historiques sur la traite négrière longtemps restée tabou, il n'en demeure pas moins que ce sont les valeurs humanistes actuelles qui dominent chez ces écrivains engagés pour toucher la sensibilité du jeune lecteur.

Josée Desforges s'intéresse pour sa part à un autre support multimodal, celui de la bande dessinée transformée en application numérique pour traiter d'un événement marquant de l'histoire du Canada, dans « Leçon sur la construction d'un récit historique : l'usage du texte et de l'image dans la bande dessinée *Les Loxley et la guerre de 1812* ». Le projet subventionné par le gouvernement est destiné à une utilisation en classe, à l'aide d'un guide pédagogique. Toutefois l'autrice met en exergue les limites du support interactif où domine le spectacle, support qui peine à distinguer, sans accompagnement, la fiction et l'histoire ; ce qui laisse encourir le risque de confusion des sources. C'est également sur une bande dessinée analysée comparativement à un roman historique que porte l'étude d'Amélie Lemieux et de Marie-France Guénette. Il s'agit de deux publications québécoises, respectivement de 2009 et 2006, qui reprennent la rébellion des patriotes dans le Québec au XIX<sup>e</sup> siècle. Si les deux supports réclament des modalités de lecture différentes, ils partagent la nécessité de participer au devoir de mémoire permettant de réfléchir aux fondements mêmes de l'identité francophone au Canada.

Le dernier article questionne quant à lui les spécificités formelles en se penchant sur la cible visée par les éditeurs, en l'occurrence les filles, à travers un roman historique *girly*. « La fiction historique a-t-elle un genre ? Six stratégies de girlisation de l'Histoire dans les fictions pour la jeunesse » de Bertrand Ferrier clôt le recueil en faisant écho à l'article d'A. Cauté. À la suite de ses travaux sur la littérature de jeunesse genrée, l'auteur met ici en évidence les stratégies d'écriture qui témoignent, dans les fictions historiques d'une adresse spécifiquement féminine. Pour ce faire, il s'appuie sur un vaste corpus significatif de la « fiction historique genrée », mettant en regard les fictions historiques destinées aux filles comme aux garçons pour faire apparaître les éléments de « girlisation » tels que la présence de l'héroïne ou la « déshistoricisation » qui facilite une proximité avec la jeune lectrice. S'ajoutent tous les procédés de valorisation stéréotypés, y compris « une étrange fascination pour la chose nobiliaire » et le rêve du prince charmant, les thèmes récurrents (enquête, amour et spectacle), la moralisation teintée de soumission plus ou moins dissimulée derrière un pseudo-féminisme, selon une « logique éditoriale » qui combine divertissement et scolarisation pour convoiter aussi les prescripteurs. De cet examen panoramique, l'auteur concède un certain nombre de contre-exemples tout en s'interrogeant sur la manière dont ces fictions historiques conditionneraient les jeunes esprits par leurs récurrents messages conformistes.

En conclusion, L'éventail des sujets ici abordés offre une diversité bienvenue. Sans doute peut-on regretter que l'articulation entre l'histoire de France et l'histoire du Canada n'ait pas donné lieu à davantage d'articles comme auraient pu le laisser penser le titre et le propos liminaire, mais l'index et la bibliographie qui figurent à la fin du recueil fournissent des outils de travail efficaces tant pour les chercheurs que pour les enseignants. Ces contributions donnent d'ailleurs matière à réfléchir, *via* ces démarches plurielles et l'adoption d'un point de vue comparatiste, à la manière d'envisager ces fictions en classe de français ou d'histoire ou en EMC, à la manière aussi de considérer les critères de définition d'une fiction historique dont Bertrand Ferrier élargit les bornes jusqu'aux sujets d'actualité. De même pourrait-on se demander à l'autre extrémité de la frise chronologique quelles sont les frontières entre l'histoire antique et les mythes, comme peut le suggérer l'article de Florence Charles et Fabienne Moysan sur la figure d'Alexandre le Grand. Plus globalement, la mythification de certaines figures historique ne s'appuie-t-elle pas sur un imaginaire commun dépassant les frontières de tous ordres, à l'échelle du temps ou de la géographie ? Qu'en est-il des autres littératures francophones animées par des figures semi-légendaires qui fondent leurs propres identités culturelles ? On l'aura compris, ce recueil présente un intérêt indéniable tant pour la richesse des corpus que pour les pistes de réflexion qu'il invite à poursuivre à travers les spécificités de l'identité en construction du jeune lecteur.

Béatrice Ferrier